

Pour en finir avec l'expression « Vieille Capitale »

Gilles Gallichan

Numéro 94, 2008

Québec 1608-2008 : quatre cents ans d'histoire politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6874ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

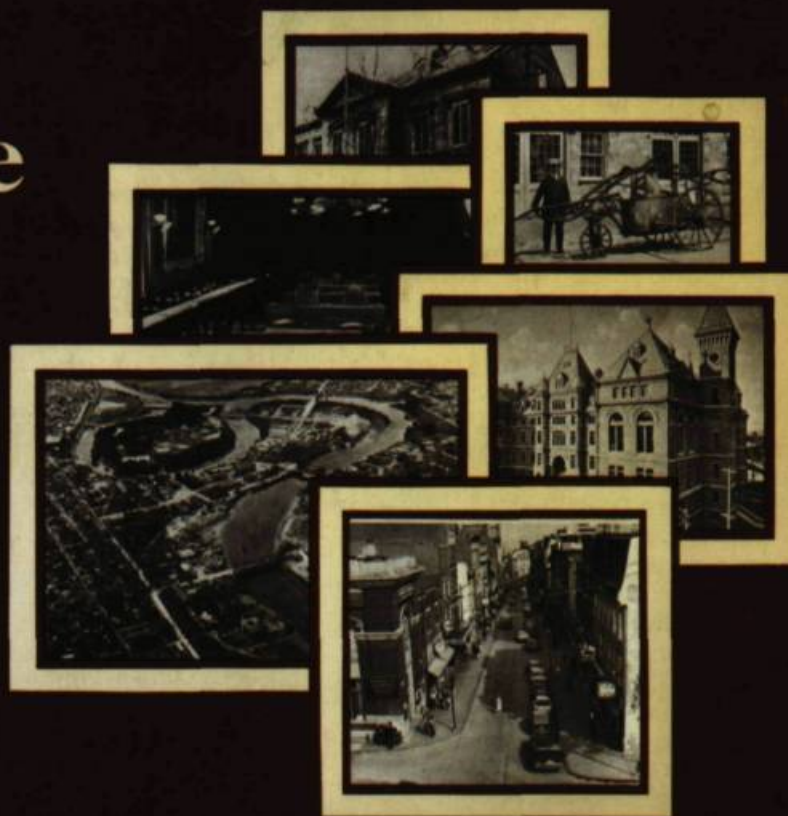
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gallichan, G. (2008). Pour en finir avec l'expression « Vieille Capitale ». *Cap-aux-Diamants*, (94), 22-24.

les Maires de la Vieille Capitale



La Société historique de Québec

Encore au début des années 1980, la désignation de « Vieille Capitale » était utilisée pour représenter la ville de Québec. (Brochure publiée par la Société historique de Québec en 1983).

POUR EN FINIR AVEC L'EXPRESSION « VIEILLE CAPITALE »

PAR GILLES GALLICHAN

Ce texte résume une allocution prononcée dans la salle du restaurant Le Parlementaire de l'Assemblée nationale, le 7 février 2008, à l'occasion du lancement du numéro 61 des *Cahiers des Dix*, sous le thème « Québec, ville d'histoire 1608-2008 ».

L'expression « Vieille Capitale » a longtemps servi à identifier la ville de Québec dans les discours ou dans les réclames touristiques. Son usage est moins fréquent de nos jours, mais on l'entend encore à l'occasion, dans les conversations, les allocutions ou même dans les médias. Cette appellation revêt un côté vétuste. Elle fait penser à ceux qui parlent encore de la « Commission des liqueurs » plutôt que de la Société des alcools, de « l'Exposition provinciale » plutôt que d'Expo Québec, ou à ceux qui désignent encore le boulevard René-Lévesque comme le « boulevard Saint-Cyrille » et à ceux qui mettront encore vingt ans à réaliser que

l'autoroute du Vallon porte maintenant le nom de Robert-Bourassa. L'histoire a ainsi ses permanences dans l'usage des mots et des noms.

Il y 40 ans au moins que les autorités de la Ville tentent d'éradiquer l'expression « Vieille Capitale » des publicités touristiques. Déjà, sous l'administration du maire Gilles Lamontagne, cette désignation était jugée désuète. Ses successeurs ont continué de l'écartier de leurs discours jugeant que « Vieille Capitale » faisait ancien, gothique, et décrépît, alors que tous souhaitent donner de la capitale du Québec, une image patrimoniale, certes, mais aussi jeune et dynamique.

Comme une mauvaise herbe, l'expression a la vie dure. Paradoxalement, ceux qui l'utilisaient, ou l'utilisent encore, ignorent son origine et n'y voient qu'une allusion au côté historique de Québec : ses vieilles pierres, ses vieux quartiers, ce fameux cachet européen si apprécié des visiteurs. Trop peu de gens savent que cette « vieille » expression évoque aussi des malheurs, des regrets et des défaites pour la ville.

UNE « VIEILLE CAPITALE » DEPUIS QUAND?

Cette désignation est apparue peu après 1840 avec l'union politique du Haut et du Bas-Canada, quand Québec a justement perdu son statut de capitale. Avec l'Union, on déplace le « siège du gouvernement » à Kingston, Ontario, et ce départ est durement ressenti à Québec. C'est alors qu'on commence à parler de Québec comme la « vieille capitale », pour signifier « l'ancienne capitale » et exprimer qu'on ne désespère pas de la voir redevenir un jour LA capitale.

L'aventure de Kingston comme capitale ne dure pas. Québec reprend alors espoir, mais en 1843, le gouverneur Charles Theophilus Metcalfe (1785-1846) décide que le siège du gouvernement du Canada-Uni sera plutôt situé à Montréal. Les députés y délibèrent donc à partir de 1844. Cinq ans plus tard, en 1849, des émeutes éclatent et les tories anglophones de la ville brûlent le parlement et terrorisent les habitants et les parlementaires. Après ces émeutes, on décide d'une alternance de la capitale entre Toronto et Québec.

C'est ainsi qu'en 1852, Québec redevient la capitale pour quatre ans et on ambitionne les plus beaux projets pour l'avenir. On parle de la ville comme « le Gibraltar de l'Amérique du Nord ». Mais en 1854, l'incendie du parlement de la côte de la Montagne (accidentel celui-là) relance le débat de fond sur ce système d'itinérance des capitales. Commence alors une très dure bataille pour

choisir une capitale fixe et définitive. La question oppose les villes de Québec, Toronto, Montréal, Kingston, Hamilton ainsi qu'un petit bourg forestier jugé sans importance, Bytown.

Pour gagner cette joute, Québec déploie tous ses charmes et joue la « grande séduction » pour être acceptable tant pour les francophones que pour les anglophones. Après bien des débats et de guerre lasse, le gouvernement décide de s'en remettre à la reine Victoria (1819-1901). La ville de Québec a des chances contre ses rivaux. Elle croit même avoir objectivement le meilleur dossier : sa riche histoire, sa longue expérience de capitale politique, son site admirable pour la défense militaire, son vaste port, sa proximité de la mer; tout l'avantage, croit-elle. Le maire de l'époque, Joseph Morrin (1794-1861), se rend plaider pour sa ville à Londres avec en main un mémoire bien étoffé, rédigé par l'historien François-Xavier Garneau (1809-1866), qui est à cette époque le « greffier » ou secrétaire général de la ville.

En 1857, Sa Majesté choisit Ottawa, à la fois pour sa situation géographique entre les deux Canadas et pour son éloignement relatif de la frontière des États-Unis. Partout les réactions sont vives et particulièrement à Québec. Le « choix de la reine » constitue une amère déception, même si, en consolation, le gouvernement restera à Québec jusqu'à la construction d'un parlement à Ottawa.

C'est à ce moment que fleurit plus que jamais l'expression « Vieille Capitale ». On la retrouve dans les discours de circonstance, dans les allocutions officielles devant le gouverneur ou le prince de Galles. Elle permet d'insister diplomatiquement sur le droit d'aînesse bafoué de la capitale de Samuel de Champlain. L'expression contient un blâme, l'idée d'avoir été dupé, floué et elle exprime aussi une résistance contre ce qui semblait une décision absurde aux yeux des Québécois de cette époque.

Un autre espoir se dessine pour Québec en ce début des années 1860. On parle de plus en

■ C'est à l'époque du choix d'Ottawa comme « nouvelle » capitale du Canada-Uni (1857) que l'expression « Vieille Capitale » s'est répandue pour désigner Québec. (Gravure de 1860 tirée de l'ouvrage de Charles de Volpi, *Québec...*).



plus d'un éventuel projet de confédération des colonies du British North America. Ce projet pourrait bien rebrasser les cartes en faveur de Québec et gratifier la « vieille capitale » canadienne du titre convoité de capitale du nouveau dominion. Mais les espoirs seront encore une fois déçus. En 1867, Ottawa sera confirmée capitale de l'union fédérale; cependant, Québec retrouve son titre de capitale avec la création du gouvernement d'une province à laquelle la ville donne même son nom.

Le défi est beau, mais pour Québec, c'est la fin de ses ambitions « impériales ». La « Vieille Capitale » devra se recycler dans son nouveau rôle de capitale provinciale qui devient aussi une capitale symbolique pour tout le Canada français.

Pourtant, aux yeux de plusieurs notables de la ville, ce rôle un peu subalterne n'est pas à la hauteur des ambitions et on garde de travers dans la gorge le souvenir de cette bataille perdue. C'est ainsi que l'expression « Vieille Capitale » – on disait aussi « la vieille et noble

capitale » – va perdurer comme le vague souvenir d'une revanche utopique, d'un destin avorté ou d'une consolation bien lointaine.

Il est probable que dès le tournant du XX^e siècle, on avait déjà oublié sur quel échec s'appuyait cette expression. Avec le temps, elle s'est fusionnée avec les rappels de la « vieille cité de Champlain » autre désignation également utilisée. C'est ainsi que la « Vieille Capitale » a traîné dans le décor officiel pendant encore plus de 50 ou 75 ans. Jusqu'aux années de la Révolution tranquille où son côté de capitale ancienne, défraîchie et ruinée était une réalité de certains quartiers, mais ne correspondait plus à la modernité de l'époque, ni à la volonté de ses représentants ni à l'image de la capitale du Québec « nouveau » de ces années de changements.

On a écarté l'expression sans renier d'ailleurs, la riche histoire de la ville. C'est même à partir de ce moment que l'on a assumé plus que jamais le potentiel historique de la ville, mais débarrassé de cette étiquette marquée de nostalgie stérile. À partir des années 1960, la « Vieille Capitale » s'est mise peu à peu à reculer dans la désignation de la ville. Selon le mot de Napoléon, on ne détruit bien que ce qu'on remplace; il fallait donc trouver un nouveau signalement. Pour identifier Québec, on insiste encore avec raison sur son rôle de capitale. Depuis les années 1990, on parle de « capitale nationale », surtout depuis la création de la Commission de la capitale nationale, en 1995. À cette époque, l'adjectif « national » pouvait encore sembler audacieux et pouvait heurter certaines sensibilités. Depuis, même les milieux les plus autorisés à Ottawa l'ont reconnue comme légitime et d'emblée elle s'impose à présent dans la désignation de la ville.

Voilà dessinée à grands traits la genèse de l'expression de « Vieille Capitale » et voilà pourquoi notre ville est muette, et sourde désormais, lorsqu'on la désigne ainsi; car elle ne répond plus à cette ancienne appellation. Sans renier son histoire ni son rôle fondamental de capitale, Québec assume, sous d'autres vocables, son passé et son avenir. L'expression « Vieille Capitale » appartient à un autre monde, elle évoque nos vieilles dépossessions, les combats aliénants et perdus par nos ancêtres. Après 150 ans, diront certains, il est peut-être temps, en effet, de passer à autre chose. ☞

Gilles Gallichan est historien.

Pour en savoir plus :

Gilles Gallichan, « La Ville de Québec et le défi de la capitale (1841-1865) », *Les Cahiers des Dix*, n° 61, 2007, p. 1-41.

Christian Blais, Gilles Gallichan, Frédérick Lemieux et Jocelyn Saint-Pierre. *Québec, quatre siècles d'une capitale*. Québec, Les Publications du Québec, 2008, 692 p.

Joseph Morrin, maire de Québec (1855-1858), se rendit à Londres sans succès, en 1857, pour défendre les intérêts de Québec à titre de capitale canadienne. (Archives nationales du Québec, Québec).

